

NANTES
Théâtre Graslin,
11 décembre

Hänsel und Gretel
Humperdinck

Vincent Le Texier (Peter)
Eva Vogel (Gertrud)
Marie Lenormand (Hänsel)
Norma Nahoun (Gretel)
Jeannette Fischer (Die Knusperhexe)
Dima Bawab

(Sandmännchen, Taumännchen)
Thomas Rösner (dm)
Emmanuelle Bastet (ms)
Barbara de Limburg (d)
Véronique Seymat (c)
François Thouret (l)

En ce début de XXI^e siècle, la faim et la pauvreté ne se rencontrent plus dans les forêts, mais dans les rues. Peut-être dans la froideur d'un assemblage de poubelles (ou plutôt de conteneurs à déchets, comme l'on nomme ces mastodontes de plastique), où les petits héros de Grimm ont trouvé refuge, sous l'éclairage blafard d'un lampadaire sans âme.

Dans ce décor uniformément gris, Hänsel, sweat à capuche, casquette et lunettes, et

Gretel, tee-shirt ample et jean moulant, sont des enfants comme les autres. Et leurs parents, ô surprise, sont un couple ordinaire, capable d'élan d'affection inattendus. Ainsi, c'est à genoux, comme pour une demande en mariage, que Peter offre le café à Gertrud, qui peine à retenir ses larmes.

À cette famille qui n'a rien, la mise en scène d'Emmanuelle Bastet offre dignité et humanité, loin de toute caricature, loin de tout misérabilisme aussi, grâce à la stylisation et à

l'épure des décors de Barbara de Limburg. C'est encore dans les rues que les enfants cherchent des fraises – ils font les poubelles évidemment, et leur récolte est bien maigre. Dans l'ombre circulent des chats et des rats. Voici que surgit un égoutier, dont le sac à dos, une poubelle encore, est rempli de sable et leur apportera le sommeil.

Le troisième acte rompt radicalement avec cette grisaille urbaine, mais la lecture « sociale » se poursuit. Nous voici dans une de ces



pâtisseries de luxe qui exposent les friandises comme des bijoux, sur de vastes plateaux. Quel piège à affamés que cette vitrine qui s'offre aux regards ! Les tons pastel rappellent les boutiques Ladurée, mais aussi l'équivoque univers pop des peintures de Mark Ryden.

Au-dessus du show-room à sucreries, suspendue dans un canapé, trône une vieille dame distinguée, avec chapeau à plume et veste mauve. Elle savoure une tasse de thé, et l'on songe à la reine d'Angleterre puis, dans sa manière de tenir son sac, à Margaret Thatcher. Cette dignité douceuse explose quand la Sorcière, car c'est bien elle, se mue en vamp. Déjà remarquée dans le rôle à Toulouse, avec une approche totalement différente, Jeannette Fischer conduit ici cette métamorphose avec

un plaisir furieux, vêtue d'une robe retenant à grand-peine des fesses et seins exubérants (et faux, que l'on se rassure), arborant dédaigneusement un fume-cigarette, affichant son sourire carnivore dans un visage outrageuse-

Une leçon de vie et d'humanisme, pour cette très belle nouvelle production.

ment fardé. Sans jamais oublier de chanter – et avec quelle expressivité ! –, la soprano suisse campe une séductrice sur le retour survoltée, avec une classe folle dans sa vulgarité.

Le reste de la distribution est à la hauteur. Norma Nahoun offre une Gretel « garçon manqué », avec ce que cela suppose d'effronterie. La diction est impeccable, et la délicatesse du timbre ravit, notamment dans les duos avec Marie Lenormand, saisissante de crédibilité en Hänsel pataud, mal dans sa peau, presque renfermé.

Le couple parental est parfaitement tenu par Eva Vogel et Vincent Le Texier, très en voix. Et, sous la direction précise de Thomas Rösner, l'Orchestre National des Pays de la Loire rend justice à la partition de Humperdinck. Une leçon de vie et d'humanisme, pour cette très belle nouvelle production d'Angers Nantes Opéra.